

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Courrier

Alain Horic and Christian Vandendorpe

Volume 31, Number 4 (184), August 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31768ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Horic, A. & Vandendorpe, C. (1989). Courrier. *Liberté*, 31(4), 97–103.

COURRIER

Cher Jean-Pierre Issenhuth,

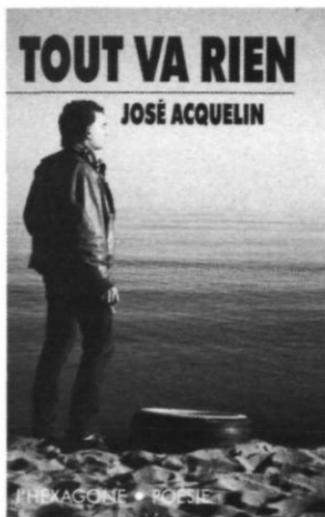
Afin que la mèche ne soit pas vendue à d'autres, nous ferons partager notre humour réciproque à plus de gens possible en rendant cette réplique publique dans notre revue *Liberté*.

Et puisque nous tenons à brouiller les pistes, les gens ne sachant pas de quoi nous parlons, afin de conserver la confidentialité de notre entreprise, il serait essentiel de reproduire, en regard de ma réplique, la couverture de *Tout va rien*, où ce fameux indice, le vieux pneu, ne sera décelable qu'à l'œil le plus inquisiteur.

Je vous présente donc à vous et aux membres du comité une demande formelle en ce sens.

Avec mes amitiés les plus marrantes,

Alain Horic



LES AMUSE-GUEULE D'UN GÉNIE-MARRANT OU LE SYNDROME DU VIEUX PNEU

Cher Jean-Pierre Issenhuth,

Nous avons réussi à introduire très habilement la littérature des femmes par la porte de service dans l'enceinte interdite de la revue littéraire la plus lue au Québec. Une toute petite jument de Troie s'insinue pudiquement, avec votre complicité, dans les *intertextes* de vos chroniques. On devine aisément que votre mission consiste à dévoiler au moins leurs noms, faute de mieux. Fin renard rusé, vous avez réussi à déjouer la vigilance de huit membres (masculins) du comité de rédaction, ne pouvant compter que sur la connivence de Suzanne Robert. Réussir cette opération d'infiltration, fût-ce au moyen de dérision, de dénégation et d'indignation, relève d'une subtilité astucieuse quoiqu'en disent ceux qui ne savent pas vous lire. Que de transgressions!

Nous deux savons qu'il s'agit d'une première incursion de *glasnost* et d'une stratégie de marketing afin de défricher les pages de la revue à la sortie prochaine des *Fées ont soif* et de *La Nef des sorcières* dans la collection de poche «Typo». Épouser si adroitement la cause des femmes, il fallait y penser! Parler de *Lettres d'Italie*, en récupérant la prose par la poésie fut une manœuvre habile de diversion. Personne d'entre les huit membres n'y a vu que du feu, sauf encore une fois Suzanne Robert. La dissidence alluma la mèche, les pages serrées de la revue vont céder.

Je vous disais hâtivement que vous ne connaissiez rien au marketing des livres! Chapeau! Les retombées de vos chroniques sur mes ventes sont inestimables. La preuve? Prenez votre chronique «Entre deux embarquements» (*Liberté*, n° 177), variation sur le thème du vieux pneu qui figure sur la couverture du recueil *Tout va rien* de José Acquelin. Cette chronique a suscité tant de curiosité que plusieurs voulaient voir, acheter, et lire (comme dans une boule de cristal) ce désormais célèbre pneu. Vous devinez qu'il n'était pas ques-

tion pour moi que l'Hexagone se départisse d'un tel objet de promotion. Faute de pouvoir l'acquérir, ils se sont rabattus sur la couverture du livre où ce pneu était en vedette et où Acquelin est réduit au rôle de figurant. Puisque les poèmes étaient collés à la couverture, *Tout va rien* s'est envolé en un rien de temps et au premier embarquement.

Nous savons bien que vous êtes contre l'affichage. Que les essayistes et parfois les romanciers, parmi les plus timides, soient affichés sur la couverture de leur livre, rien d'indécent là. Mais que l'Hexagone affiche la binette de ses poètes, alors là, rien ne va plus et votre lecture se fige. La poésie se doit d'être vierge, elle (féminin) ne peut se lire que pudiquement voilée, même si le regard convoite son strip-tease. Une régression vers l'image qui obsède. Seul Julien Bigras peut défaire ce nœud. Heureusement que ce refus de lire enclenche chez vous un processus de création. Chaque couverture de l'Hexagone vous inspire un poème humoristique de la plus haute envolée. Voilà au moins quelque chose de positif pour un poète non prolifique comme vous.

Au fait, personne ne se doute que nous fomentons la sortie prochaine de papiers encollés de vos chroniques. Ils cadreront bien avec les autres brouillons pour brouiller les pistes. Le titre fut convenu sans effort: *Les Amuse-gueule d'un génie marrant*. Je vous verrais sur la couverture en gros plan, les pieds dans la pâte à papier pour mousser la vente de nos ressources naturelles.

Je ne dirais pas que votre recueil *Entretiens d'un autre temps*, publié à l'Hexagone en 1981, ne s'est pas vendu, même s'il s'agit, il faut bien le préciser, d'un des meilleurs livres de poésie publiés à l'époque. Il faut en imputer le manque à gagner à l'austérité graphique des couvertures d'antan. Il aurait mieux valu pour l'illustrer vous représenter assis, par exemple, sur un monticule de boules à mite (dussions-nous les offrir après la séance aux revues concurrentes de *Liberté*) plutôt que cette couverture myope se déroband à l'admiration vicieuse. On ne peut plus se faire avoir sans se faire voir. Ah, l'immodestie des poètes contemporains.

Nous aurions fort à faire pour déjouer le statut de l'artiste qui promulgue l'incarnation du poète en lui reconnaissant le droit par la loi d'habiter son corps. Pauvre poète à qui votre nouvelle théorie ne reconnaît qu'une existence morale. Votre démonstration de création est simple. L'entité en lévitation s'exécute, la main téléguidée parachute les poèmes. Une fois le transfert du médium accompli, le corps doit en acquitter le prix au nouveau théoricien qui le jette dans l'encre polluée. Cette poétique part de l'automatisme à l'autofécondation pour aboutir à l'auto-gratification. Sauf les voyeurs, les lecteurs en sont exclus.

Nous avons appris trop tard que l'écologie du réel fait désormais le poète et que la conspiration de ce dernier avec son environnement, fût-ce un vieux pneu, fait la vente et le profit de son livre. La survie de la poésie dépend des voyeurs voyants, ou si vous préférez, des masturbateurs de l'œil automarrant. Vous, cher Jean-Pierre, êtes plus jouisseur que consommateur. La vidéomanie vous fait tripper. C'est du portrait aux charmes gratifiants qu'émane le message érotique.

N'ayant rien publié depuis fort longtemps, je me voyais déjà, à mon tour, avec ce vieux pneu sur la couverture de mon prochain livre, l'exhibant à bout de bras pour mousser la vente du livre et de ses dérivés. (Heureusement que José Acquelin ne se doute pas encore du trésor qui gisait à ses pieds.)

Mais, trêve de vanité, puisque vous avez immortalisé ce vieux pneu, il vous revient de plein droit pour l'illustration de votre deuxième recueil à l'Hexagone. Je vous verrais bien la tête et les bras sortis du pneu, servant de hublot, brandissant un livre de France Théoret. Ou tout simplement, ce pneu à bande blanche à votre cou, scrutant l'émergence de nouvelles figures durant la traversée occulte des lectures, avant le débarquement dans le monde merveilleux de Disney.

Alain Horic
Montréal, le 13 avril 1989

Au collectif de *Liberté*

Je veux vous dire l'intérêt que j'ai pris, dans votre dernier numéro, à l'article de François Ricard intitulé «Nationalisme et culture(s)»*. Enfin, voilà un intellectuel qui ose aborder de front la question posée par le livre d'Alain Finkielkraut, *La Défaite de la pensée*, et l'absence de débat (ou les commentaires embarrassés) qu'il a suscité ici. Bravo!

Finkielkraut a bien identifié le vice caché (mais qui est aussi la force et le ressort profond) du nationalisme dans cette qualité exclusive qu'il donne aux habitants d'un territoire donné de «devenir eux-mêmes des produits aussi emblématiques que possible de leur histoire collective» (p. 124). Comment ne pas évoquer les jeux d'identification à la figure du Patriote, auxquels tant de Québécois, et non des moindres, se sont livrés, à grand renfort de tuques et de ceintures fléchées! Comment ne pas repenser à cette époque pas très ancienne où le premier venu se croyait autorisé à donner des leçons de «québécoïté» et de savoir-être à l'immigrant? Cela m'a rappelé aussi cette réplique rageuse qu'une immigrante espagnole en voie de naturalisation s'était attirée — de la part de quelqu'un qui siège aujourd'hui à l'Assemblée nationale: «Vous pourrez devenir canadienne, mais vous ne serez jamais québécoïse»...

Cette superbe exclusion de l'Autre, — qui était aussi une mise en accusation — était déjà inscrite dans le poème-affiche du néo-nationalisme, *Speak white*, où le français de France était a priori disqualifié pour avoir été langue de colonisation au Viêt-nam et en Algérie. Façon radicale de récuser l'intervention au débat culturel de qui ne serait pas né ici, en l'assimilant d'emblée au prototype du vilain colonisateur. Heureux les peuples sans histoire (comme disait déjà l'auteur d'un rapport célèbre), heureux ceux et celles qui peuvent se targuer de n'avoir jamais oppressé personne...

* *Liberté* 182, avril 1989.

Cela dit, je dois avouer que le livre de Finkielkraut m'a laissé sur ma faim. J'aurais aimé que celui-ci ne se contente pas de pourfendre le nationalisme, mais qu'il s'interroge sur les raisons qui l'ont remis à la mode, ainsi que sur ce changement de paradigme que semble annoncer, à une échelle plus vaste, le mouvement postmoderne, dont Finkielkraut fait une analyse un peu décevante. L'uniformité culturelle qui nous guette, par massification médiatique, est peut-être le moteur le plus puissant des nationalismes linguistiques et culturels. Devant la perspective de balayage des différences entre les peuples à la surface de la planète, il est difficile de ne pas ressentir l'urgence d'agir. Mais quelle stratégie sera la plus féconde à long terme? Peut-on raisonnablement miser sur une coalition des «petites cultures»? Faut-il au contraire choisir une ligne de repli moins proche de notre horizon quotidien et parier sur des cultures transnationales de niveau intermédiaire, en jouant la carte francophone? Il semble que les Québécois, après avoir été tentés par la première solution, sont en train de choisir la seconde. Mais la rapidité avec laquelle les deux idéologies sont en train de se succéder sur le terrain a engendré de sérieuses contradictions, certains appareils bureaucratiques venant seulement d'absorber une forme diluée de la première alors que la seconde commence à s'imposer à d'autres niveaux.

Cette situation est évidemment tout à votre avantage, car elle vous permet de pointer du doigt les zones conflictuelles, en les dynamitant joyeusement. C'est ce que j'attends d'une revue comme la vôtre.

De même, je crois que Jean-Pierre Issenhuth a soulevé une question importante, quoique sur un mode humoristique, en s'en prenant à deux reprises dans un même numéro à la problématique de l'écriture féminine (laquelle, soit dit en passant, mériterait d'être analysée, comme le nationalisme, dans une perspective postmoderne de dissémination des codes et dans un ancrage de l'énonciation au plan des caractéristiques exclusives conférées par la naissance à un groupe particulier). Cela lui a valu dans *Le Devoir* une réplique dont la teneur

générale m'a inquiété, Madame Ferretti ne trouvant rien de mieux à faire que d'appeler à la censure, tout en insinuant que l'article a été écrit sous un pseudonyme, façon radicale de jeter le doute sur la légitimité d'un nom et le droit à la parole de celui qui le porte.

Ces attaques devraient vous prouver que votre revue est toujours aussi nécessaire et j'en témoigne en me réabonnant par le même courrier.

Christian Vandendorpe
Kingston, le 14 mai 1989